

beau, s'asseoir, se coucher comiquement sur le dos, se tenir debout avec un bâton maintenu derrière la nuque, enfin danser au son du tambour de basque et sous la menace du "violon à ours" qui est, comme chacun sait, une matraque bien noueuse...

A Smorgonié, en Lithuanie, existait, pour les ours russes, une école identique à celle d'Ustou pour les Pyrénéens. Mais on y usait de moyens quelque peu discourtois. Notamment, pour apprendre plus vite à danser aux oursons, n'avait-on pas imaginé de leur entortiller les pattes de chiffons et de les faire grimper sur une plaque de tôle que l'on chauffait peu à peu avec un brasero?

C'était là un procédé que nos artistes velus devaient réprouver véhémentement.

... Jean Pezon s'enquit de la valeur marchande d'un ourson à Ustou. Il lui fut répondu que le prix en était, à ce moment, peu élevé: cent cinquante francs.

Le jeune pâtre tressaillit. Il les avait là, dans sa poche, les trente écus, et même un peu plus...

Son parti fut vite pris: il irait à Ustou et achèterait un ourson pour remplacer feu le loup géant.

En attendant, il allait regarder Yorick et ses gens travailler leurs canaris.

Les trois artistes poilus de la troupe provenaient de Radowicz, un faubourg de Prague, où existait une école d'ours du genre de celles de Smorgonié et d'Ustou. Ils avaient nom Nikita, Ladislav et Lorenzo.

Nikita était un ours de la Russie méridionale à fourrure clare et de taille moyenne. C'était un gaillard d'assez bonne composition.

Tout autre était Ladislav, géant des forêts lithuaniennes. Une fourrure épaisse, d'un brun sombre, couvrait son corps et ses membres massifs. Sa tête était large et courte et ses petits yeux, brillant d'un feu sauvage, sans cesse en éveil. Debout sur ses pattes de derrière, il apparaissait monstrueux, type d'un lutteur inébranlable.

Lorenzo était le plus petit des trois. C'était un ours des Carpathes à museau de porc et le comique de la troupe. Ses lèvres noires retroussées dans un rictus perpétuel, il marchait avec un déhanchement grotesque de l'arrière-train. Son triomphe était la culbute en avant qu'il exécutait dix ou douze fois de suite: après quoi, une sébile entre les dents, il faisait le tour de l'honorable société.

Les représentations de la troupe Yorick étaient admirablement réglées et se déroulaient selon un rite immuable.

Aussitôt le cercle des badauds formé sur la grande place du bourg ou de la ville, Thadeus commençait son boniment, emphatique et truculent à souhait. Il parlait toutes les langues, cet excellent Polonais, qui avait jadis fait de brillantes études, mais qu'un amour immodéré de l'indépendance et aussi — il faut bien le dire — du schnaps, avait jeté sur les grandes routes. C'était un homme précieux pour un forain à grande tournée eu-

ropéenne. Qu'il fût à Vienne, sur les allées de l'Augarten, à la Sangerfest de Lucerne, à la foire de Sinigaglia sur l'Adriatique ou au Miracle de Saint-Janvier, à Naples, au pardon de Sainte-Anne-d'Auray ou à la grande kermesse de Gand, partout Thadeus, polyglotte émérite, déployait la même verve, émaillant son boniment des dernières expressions d'argot à la mode, des pires idiotismes du cru. Langues et patois, l'allemand, l'italien, le hongrois, le français, le provençal, le breton, le flamand, il savait tout comprendre et tout parler.

Après avoir vanté le spectacle sans pareil auquel on allait assister, Thadeus s'emparait du tambourin qui résonnait sous son pouce avec des sonorités de chaudron fêlé. Aussitôt Nikita et Lorenzo d'entrer en danse, tenus en laisse par le signor Beppo. La danse de l'ours! Un ridicule menuet où les deux patauds se faisaient vis-à-vis, d'abord lentement, sautillant sur place en haussant l'arrière-train. Puis la cadence s'animait: plus haut, toujours plus haut, les artistes s'échauffant, faisaient, des quatre pattes à la fois, des bonds formidables. Enfin, l'apothéose les voyait debout, toujours l'un vis-à-vis de l'autre, et se dandinant comiquement avec les grâces surannées d'un paysan qui essaierait de danser la pavane.

Ce n'était là que pelotage en attendant la véritable partie. Après les culbutes acrobatiques de Lorenzo, Thadeus demandait un amateur pour faire une partie de lutte avec Nikita. Quelque faraud du village, quelque soldat fanfaron, pandour ou kaiserlick, se trouvait bien pour accepter. Nikita préalablement muselé, se prêtait de bonne grâce à une joute courtoise, pendant quelques minutes tout au moins. Quand il estimait que la lutte avait assez duré, il se laissait aller de tout son poids sur son adversaire qui cascadaît, comme on dit en terme de lutteur.

Cependant, parfois, Nikita, fatigué ou facétieux, se laissait tomber par quelque adversaire roublard connaissant le point faible de l'ours et pratiquant le coup qui consiste à "faire aux pattes" le plantigrade, à le saisir par les jambes de derrière et à le culbuter vivement. Dans ce cas, Yorick payait loyalement l'enjeu convenu, à moins que le vainqueur, grisé par son succès, ne commît l'imprudence d'accepter un nouveau match avec Ladislav, que le "Grand Sauvage des Cordillères" tenait à l'écart. Le farouche animal, claquant des mâchoires, laissant échapper des flocons de bave, se ruait sur l'homme en poussant un cri de guerre claironnant et nasillard, ce cri de l'ours qui charge, assez analogue au grognement d'un porc et que nul dompteur n'oublie quand il l'a entendu de près. En deux temps et trois mouvements, l'amateur de lutte était étendu à terre, plat comme punaise, avec le monstre couché sur lui et lui soufflant au visage, à travers la muselière, sa lourde haleine chaude. Il fallait que Yorick vînt saisir l'ours par la courte chaîne rivée à l'anneau nasal